

Les Bananiers Veillent sur Ton Lieu de Repos

12.12.21



Sylvia Trotter Ewens

En mémoire affectueuse de ma mère,
Priscilla Irene Ewens

Le passage du temps fait advenir une chose déchirante,
ce sentiment que l'on doit vivre ses deuils en silence.

Pardonne et oublie était son mantra dans ses derniers jours, lorsqu'elle en venait à faire la paix avec ce qu'elle vivait, sachant qu'il n'y avait rien à résoudre ailleurs qu'en elle-même. Que faut-il faire quand une blessure persiste, qu'elle s'élanche dans notre conscience à tout moment de répit? Que faire lorsque la personne nous ayant causé du tort n'est plus là, ou qu'elle n'est tout simplement plus en état d'offrir une compensation suite aux blessures causées? Certaines choses n'adviennent jamais, nous nous devons de tout simplement les écouter.

Tu n'avais pas beaucoup parlé de tes traumatismes d'enfance jusqu'à présent. De toi jaillissait un flot constant d'histoires et de projets, jusqu'à ce que tu ne puisses plus les articuler. Tu n'as jamais lâché prise. Que se passait-il dans ton esprit lorsque tu me regardais fixement? Tu parlais dans une langue cassée, ponctuée de pauses qui te faisaient inévitablement tout répéter depuis le début. Tes mots étaient perdus, ta parole accusatrice et dénuée de sens. Bien que ces mots semblaient être pour toi si importants, je devais parfois cesser de t'écouter. Comme un interrupteur qui s'allumait et s'éteignait. Tu disais que j'avais changé, mais toi aussi, tu as changé.

Je t'aime encore.

Ici, le jardin est luxuriant, abonde de fruits et de fleurs. Certaines rayonnent au-dessus de nous, alors que d'autres, grises et fanées, semblent nous accuser. C'est la faute de nos favorites, qui attirent toujours l'attention loin d'elles. C'est plus simple de prendre soin de celles-là. Elles ont été sauvées du poison qui coulait en nous. Elles étaient résilientes, c'était tout simplement plus facile de s'en occuper. Pourtant, de temps à autre, nous regardons par-delà ces croissances fanées et pensons : occupons-nous d'une feuille à la fois. Je les dessinerai au crayon de couleur une à une et tu me guideras de nouveau.

La disparition de ma mère m'a enfin fait comprendre la pratique rituelle qu'elle avait, ce besoin incessant de collectionner des bougies. De nombreuses années s'étaient écoulées, mais la mort de son père semblait toujours récente. Certains jours, elle se réveillait comme en extase après avoir rêvé de lui, et d'autres, ces apparitions la plongeaient dans une profonde détresse. Parfois, dans ces moments calmes, presque secrets, je tombais sur une bougie allumée quelque part dans la maison. Je comprenais tout, tout en n'y comprenant rien. Je comprenais le geste, mais je ne comprenais pas l'énergie qui habitait ces flammes; l'invitation, la reconnaissance, l'appel et le souvenir. Maintenant, je comprends.

Je me suis mise à collectionner des chandelles, celles qui sont parfois oubliées, laissées derrière. Mon tiroir maintenant déborde d'une quantité représentant plus que je n'en aurai jamais besoin. En le trouvant ainsi, j'ai réalisé que sa pratique était devenue la mienne, et que son voyage à travers le deuil était lui aussi devenu le mien.

Tout ce temps, j'ai eu l'impression que trop donner de moi-même. Plus tard, j'ai ressenti n'avoir jamais donné assez.

J'analyse beaucoup trop les choses. Lorsque je suis entrée à l'hôpital au printemps, tu m'as demandé de nettoyer quelque chose sans me reconnaître. Tu pensais que j'étais une infirmière. « Ce n'est que le masque », me suis-je dit, mais mon esprit nourrissait quand même une crainte. Et s'il venait un jour où tu ne me reconnaissais plus? Où tu me verrais sans t'y reconnaître? Je n'ai que ton nom pour preuve. Me croirais-tu tout de même?

Les fleurs te regardent avec accusation. Elles bougent, grincent et s'étirent vers moi. Elles essaient d'obstruer mon champ de vision, de m'empêcher de te voir. Elles complotent pour que je t'oublie. Il y a des pièces dans ce jardin qui se construisent sans que je le demande. Veulent-elles t'effacer?

Je m'accroche aux souvenirs.

Je m'accroche afin de me rappeler de tes traits, lorsque tu étais vivante. Je regarde les deux vidéos que j'ai de toi, absorbe avidement chaque mot. Je connais maintenant le texte par cœur, chaque ride des yeux, chaque sourire et murmure. Pourtant, j'ai tout de même l'impression d'oublier comment c'était, lorsque tu étais vivante.

Mon esprit me désobéit. Pourquoi ne m'écoute-t-il pas? Je frappe ces murs à répétition en criant pour demander que ce qui est dehors cesse de s'immiscer, que notre jardin soigneusement aménagé se réorganise. Ton travail ne sera pas transformé en mauvaises herbes à arracher, ou laissé à flétrir dans les crevasses que nous avons oubliées. Quand on me laisse sortir, je te cherche dans les mauvaises herbes. S'il le faut, je prendrai même soin de ce qui est déjà devenu plante sauvage. Heureusement, elles sont résilientes, j'ai même entendu dire qu'on peut se nourrir de pissenlit comme du trèfle.

Parfois, je partage mes inquiétudes pour l'avenir, pour ma retraite et mes soins. Vieillir est difficile. Ceux qui sont beaucoup plus âgés que moi se moquent de mes préoccupations. Ils me disent que je suis jeune et qu'il n'y a pas besoin de s'inquiéter de quelque chose qui ne me touchera pas de sitôt, mais je ne prendrai plus jamais ma jeunesse pour acquise.

As-tu vu la mort ?

Ces derniers moments étaient si calmes, presque paisibles.
Les minutes se sont écoulées lentement et j'étais celle à l'agonie.

Comprends-tu ce qu'est le deuil?

Elle est partie et, avec elle, tous les futurs que nous imaginions. Les futurs qui devaient être, tout en n'étant jamais destinés à être. Cet avenir que j'imaginai partager avec elle, comme un droit acquis, comme une évidence, est devenu une impossibilité.

Beaucoup de ces choses-là, je ne les aurai jamais.

J'ai oublié où j'ai entendu cette phrase — si c'était imaginé ou dit... Peut-être est-ce elle qui l'a dit.

Tout chose est un emprunt – j'ajoute: toute chose peut nous être enlevée.

Je suis en deuil, avec toi.

J'ai tressé une mèche de tes cheveux et je l'ai ramenée avec moi. Les cheveux que j'ai tressés, peignés et teints maintes fois alors que nous partagions nos histoires. Ce sont exactement les mêmes cheveux que j'ai lavés ce matin-là, avec ces barrettes qui unissent les deux extrémités.

Dans cette tresse, qu'y a-t-il pour moi?

J'ai été portée par trois mères : celle qui m'a donné naissance, celle qui m'a bercée pendant l'année précédant mon départ pour le Canada et enfin, celle qui m'a élevée pour devenir la personne que je suis, celle qui m'a aimée et que j'ai aimée tendrement en retour. Je suis le récit vivant de trois femmes, je les porte avec moi à chaque pas qui me fait avancer, et ce, même lorsque j'ai envie de faire marche arrière.

On m'a trouvée héroïque d'être restée auprès d'elle, mais je n'étais pas héroïque.

Ce terme me troublait, je n'avais pas encore trouvé les mots expliquant pourquoi. Il était impensable pour moi de ne pas prendre soin d'elle alors que j'en avais la capacité. Je l'ai fait parce que je le devais – dans tous les sens du mot devoir, sauf celui d'être forcée, contrainte. J'avais ce devoir, parce que j'en avais *besoin*.

Elle était ma mère.

Elle était ma mère, et maintenant je suis la sienne.

Tu dois manger davantage.

Je mangerai pour toi. Nous mangerons ensemble à cette table sous le soleil de fin d'après-midi, et ce que je mangerai te rassasiera à nouveau.

Tu dois manger ce que l'on te donne.

Cette assiette te fournira tout ce que tu veux, il te suffit simplement d'y penser.

Tu as besoin de dormir.

Ce lit abrité te donnera les rêves les plus doux où aucune douleur ne pourra te trouver.

Ne t'éloigne pas jusqu'où je ne peux te trouver, où je ne peux plus te voir.

Cette boussole te ramènera vers moi, peu importe à quelle distance tu te trouveras, et mon miroir me montrera que tu vas bien.

Tu attraperas froid dehors comme ça.

Je vais construire un feu de camp pour te réchauffer parmi cette neige.

Ça va, les accidents, ça arrive.

Ce flot constant te gardera propre, si le besoin se présente. Le soleil que je pointe vers toi chassera le froid.

Ne mâche pas de la glace, tu abîmeras tes dents.

Tu es trop têtue pour accepter que je puisse te donner quoi que ce soit de plus. Sauf si c'est des bonbons.

Sois gentille.

Sinon, ils pourraient ne pas revenir.

Je sais que tu as froid.

Je laisserai des couvertures en ce lieu pour t'envelopper de chaleur.

Tu colores ces papillons avec une joie tranquille. Tu es tellement captivée par eux, ils prennent vie à chaque aile crayonnée. Ils voleront dans notre jardin, tu es leur créatrice.

Je suis contente de te les avoir donnés.

Lors d'un court instant, nous avons été toutes les deux artistes.

Une partie de moi reste avec toi dans ce jardin.
Je te rendrai visite et un jour, quand viendra le temps, je
resterai là avec toi.

Aimante, souffrante, impatiente, obstinée, heureuse, rigolante, caressante, vivante — s'amalgame, formant un tout que je ne reconnais plus.

Les arbres changent, leur écorce grince dans notre jardin. Je veux te mettre près d'eux. Te soutiendront-ils, et toi, eux? Les cendres sont fertiles pour la terre. Je t'enveloppe pour te garder au chaud. Je te plante en dessous et je colle mon oreille contre le sol, fermant les yeux pour écouter. J'attends que tes bras s'étirent vers moi, mais je n'entends rien. Rien ne pousse encore. Je reviendrai écouter tes racines grandir. Mon ouïe et ma vue sont impatientes. Je veux que tu reviennes. Peut-être que dans quelques années, tu pousseras, et je serai là pour te nourrir, pour m'assurer que tu sois en bonne santé cette fois-ci.

Ce que tu crois voir n'existe pas, mais tu ne me crois pas. Tu partages tes inquiétudes pour cette femme sous ton lit, ce moine qui frissonne dehors en attendant ta compagnie. Tu cherches des gens dans notre jardin lorsque je n'y suis pas. Peut-être te sentiras-tu moins seule lorsque je t'emmènerai visiter un jardin familial, lorsque l'été arrivera.

Mais tu ne t'es jamais rendue jusqu'à l'été.

Je ne sais pas quoi faire, mais les médecins et les travailleurs sociaux s'en prennent à moi de toutes parts. Je veux m'occuper de toi, et ils veulent te prendre. Je ne les laisserai pas. Je deviens pierre devant toi, je me tiens d'un pied ferme. Verront-ils mes fissures? Je me cache derrière cette figure imposante que je me suis créée pour toi. Je ne les laisserai pas te prendre. Tu étais ma mère et maintenant je suis la tienne. Je connais les lignes, les exigences. J'ai 30, 40, 50, 60 ans, je suis de tous âges, mais pas du mien. Ils ne doivent pas voir à quel point je suis précipitée. Ils cherchent des vulnérabilités qui pourraient me faire vaciller ou m'effondrer. Ils essaient de me contourner, de passer outre, mais je te garderai ici avec moi. Ils me prennent en pitié et je veux du réconfort, mais je resterai là, aussi stable que tu as besoin que je le sois.

Es-tu ici avec moi?

Tu es aussi mince que ces vignes entremêlées. Elles ont développé une moisissure qui les étouffait. Nous étions si concentrées sur nos arbres fruitiers, nous n'avons rien remarqué, puis c'était trop tard. D'une certaine manière, tu le savais, tout comme tu savais que leur déclin serait rapide. Tu ne voulais tout simplement pas que je le voie. Tu voulais qu'on apprécie les vignes tant qu'elles semblaient encore en bonne santé. Nous avons essayé de tailler les parties endommagées pour ralentir la décomposition, en espérant qu'elles se rétablissent, mais nous avons dû les abattre.

Si haut est devenue l'amas. Ces fines branches sont trop lourdes pour moi lorsqu'elles sont attachées les unes aux autres. Elles sont trop emmêlées pour que je puisse les rendre plus légères, je n'ose même pas essayer. Je m'effondre avec elles et les berce. Certaines de leurs précieuses feuilles que je chérissais tant sont encore vertes et en bonne santé. Je te vois encore en elles, je crie à l'aide.

La nuit précédente, je t'ai vue marcher le long de la plage à proximité, ta silhouette s'éloignant dans ce tableau de coucher de soleil. Détendue et magnifique — en adéquation avec le paysage. Je t'ai appelée pour que tu reviennes de ton endroit préféré. Je t'ai appelée encore et encore, mais tu ne m'as pas entendue.

J'ai supplié, *ne m'abandonne pas*, et tu es revenue pour apaiser mes craintes une toute dernière fois.

Le lendemain matin, je t'ai enveloppée dans mon pull rouge préféré pour te garder au chaud et pour être dans l'esprit de Noël malgré ta crainte de l'abîmer.

Il a été laissé en lambeaux autour de toi lorsque des gens ont désespérément essayé de te ranimer.

Il m'arrive de penser que ce pull, c'était moi.

Il fait de plus en plus froid.

L'hiver brûle tes branches de sa glace, mais je m'accroche toujours.

Cette main n'est plus que réchauffée par la mienne..

Je n'ai plus rien à donner.

Maintenant, je vais me retirer dans ce lit que nous avons fait hier. Nous l'avons sculpté à partir de cet érable que tu as fait tailler. Les arboristes l'ont jugé malade même s'il fleurissait encore. Toute ma vie, il était ici. Je me blottis dans nos couvertures rouges pour me réconforter. Noël revient bientôt. On a planté un jeune arbre à l'endroit où se tenait l'érable. Un nouveau cycle commence. J'espère que tu ne les appelleras pas pour faire tailler celui-ci.

Les premiers jours étaient déconcertants.

Certains jours, je me sentais brisée. J'étais submergée par un barrage incolmable. Je pliais sous l'insouciance de l'eau; m'y embourbait désespérément tel un débris vivant.

D'autres jours, je souriais avec des amis, me demandant avec culpabilité comment je pouvais bien faire cela.

Comment pouvais-je bien aller, ne serait-ce qu'un instant, alors que je ne devrais pas?

Lors de ces brefs moments de joie, je m'inquiétais qu'il y ait quelque chose qui cloche en moi.

Notre jardin se noyait.

Un ami de la famille, qui dirigeait le service funéraire, nous a demandé de passer quelques minutes à méditer sur nos souvenirs d'elle. Je me suis retrouvée à chercher des histoires desquelles je ne pouvais me rappeler. Mes souvenirs étaient restreints à la vidéo, les photos et le dernier jour. Je pouvais à peine me rappeler de quoi que ce soit d'autre.

Depuis ce jour-là, je n'arrive plus à me souvenir de grand chose. Le brouillard qui s'est installé sur ce paysage mental a dissimulé de nombreux souvenirs précieux et je ne sais pas quand je les retrouverai.

La mort de ma mère a ravivé une peur à laquelle je n'avais pas beaucoup pensé jusqu'à présent.

L'expérience de la perte.

Je regarde mon mari, assis à côté de moi à l'instant, et le serre un peu plus fort en pensant,

S'il te plaît, ne pars pas le premier.

Ses mots étaient tels des épines sans pitié.

La mère chaleureuse et aimante que j'avais connue n'était plus.

Elle ne m'accordait plus sa confiance, elle ne m'a pas cru lorsque je lui ai dit que je l'aimais.

Elle était un pilier réconfortant dans notre jardin, qui est tombé en ruines.

Dans l'espoir qu'il ne s'effondre pas complètement, j'ai tenu ensemble les morceaux qui s'effritaient. Avec le temps, j'ai été atterrée par la réalisation que ce pilier sur lequel je m'étais appuyée toute ma vie m'écrasait.

Ses ruines me broient toujours alors que je tente de me frayer un chemin hors de ce deuil.

Est-ce qu'elle pensait ces mots qu'elle a dit?

Je lutte encore avec ces épines, cherchant – espérant – trouver quelque chose de différent dans l'amas, quelque chose qui me permettrait de prouver que ses paroles étaient fausses.

Je veux croire que les épines étaient une incarnation du délire.

Je pense qu'elles l'étaient.

J'ai besoin qu'elles le soient.

Il y a une semaine, il y a un mois, il y a deux mois — tu étais vivante.

Je les compte moins fréquemment maintenant. Je t'ai cherchée dans notre jardin, mais tu n'es pas ici aujourd'hui. Les plantes poussent à l'état sauvage et se serrent. Elles grandissent, elles se contorsionnent, elles se déforment et s'étirent. Elles se tendent vers moi et me regardent avec exaspération quand je pense à toi; c'était pour toi seule que je donnais. Spontanément, je les arrose, puis je me retire. Ton regard m'a animée. Sans leur soleil, ces feuilles s'étirent vers la moindre lumière, attendant qu'elle devienne plus forte.

Si ces poissons t'acceptent, te donneront-ils la vie ?

Je cherche un moyen de redonner du mouvement à ta nouvelle forme, afin de comprendre que tu n'es pas vraiment partie, que tu es toujours là, seulement différente.

.

Ces mots, j'avais peur que tu ne les dises plus jamais. Tu étais tellement confuse, en colère et fatiguée. Tu piétinais et te plaignais. Tu avais trois ans et j'en avais trente. Tu ne voulais pas manger ce qu'on te donnait, tu voulais rentrer à la maison, mais la maison était trop loin. La maison ne pouvait être qu'ici, mais tu ne te laissais pas convaincre. Tu disais que j'avais changé, que je n'étais plus celle que tu connaissais. Tu ne voyais pas que tu avais changé aussi. Tu voulais que je te prenne dans mes bras, que je te donne des bonbons, tu pleurais et regardais des poissons et des jardins sur ton écran. Tu faisais la sieste en écoutant de la musique, comme on écoute une berceuse. Lorsqu'il faisait noir, tu demandais une lumière. Tu avais besoin de bains et je changeais tes couches. Tu es devenue mon enfant, et, par moments, je devenais trop fatiguée et blessée par tes crises. J'avais dans la trentaine, la quarantaine, la cinquantaine, la soixantaine, tout âge sauf le mien. J'aurais dû, j'aurais pu – pourquoi n'ai-je pas fait mieux toutes ces fois où j'ai échoué à prendre soin de toi? À la fin, j'avais dans la vingtaine et j'avais besoin de toi. Je suis devenue ta mère, mais tu étais la mienne. J'avais besoin d'entendre à nouveau ces mots.

Je t'aime aussi.

Je te cherche chez les autres; j'y trouve des fragments de ce que tu étais pour moi, afin de ressentir à nouveau le sentiment d'être entière. Je serre mon partenaire pour être enveloppée dans des bras aimants. Nous faisons des bêtises ensemble et imaginons à quoi ressemblera notre famille après notre mariage.

Es-tu ici avec moi?

Il m'arrive de me confier à une collègue, et à la galerie. Nous partageons nos réussites, nos vies, nos inquiétudes.

Es-tu ici avec moi?

Je serre dans mes bras la même collègue, qu'on surnomme la mère, au Palace. Elle vient de perdre sa mère aussi, après s'en être occupée. Elle n'est pas ma mère, mais la serrer me permet de faire semblant d'en avoir encore une, ne serait-ce qu'un court instant.

Es-tu ici avec moi?

Qu'est-ce qui fait d'une personne qu'elle est ce qu'elle est?
Mon esprit s'agite encore face à l'horreur d'un corps en
déclin – la manière qu'il a de nous enlever une personne
que l'on croyait pour toujours inchangée, de nous faire
réagir différemment.

Cette emprise si fragile que nous avons sur notre esprit
lorsque nos branches et nos racines pourrissent, lorsque
nous perdons ces liens qui rendaient la vie vivable, mal-
gré la maladie.

Quand cet arbre est tombé malade, son monde est deve-
nu plus petit. Il est devenu plus solitaire. Ses visiteurs se
faisaient rares.

J'ai pleuré ces liens décomposés.

Ces liens qui la nourrissaient quand les hivers se faisa-
ient froids. Qui la liaient à ses amis, ses frères et sœurs.
Qui lui rappelaient d'où elle venait, qui elle était.
Elle est devenue si seule, même si j'étais là.

Tenter d'être son monde entier était accablant.

Je me réconforte en sachant que le jour de sa fin, elle n'a
jamais été seule.

Le fait de voir cet arbre disparaître graduellement, devenir lentement plus mince et plus faible, était aussi douloureux que sa perte en elle-même.

J'ai vécu ces jours en voulant me libérer de son éventuelle absence, en chérissant sa présence et en craignant de ne jamais l'apprécier suffisamment.

Seule la douleur des souvenirs m'est restée lorsqu'il s'est effondré. Je repensais à toutes ces fois où j'aurais pu en prendre soin plus longuement, l'apprécier, mais je savais bien que ces efforts m'auraient nui davantage.

Il y a 24 mois, 30 mois, 40 mois, tu étais en vie.

Je cherche à te retrouver dans notre jardin en convalescence.

Je te retrouve dans les papillons qui se posent sur les œillets d'Inde, brillant de cet orange doré.

Je te retrouve lorsque je passe doucement mes doigts le long des citrons suspendus à nos arbres.

Je te retrouve dans nos pastèques, fraîches et réconfortantes sous cette chaleur.

Je te retrouve dans l'eau qui me renvoie ton reflet. Je souris en te retrouvant toujours avec moi.

C'était sa fontaine.

Ce sont ses bols, vases et meubles, vestiges d'un jardin disparu.

Ce sont ses lys, qu'elle ne pouvait étrangement pas laisser au même endroit.

Ce sont les fleurs qui ornaient sa silhouette.

J'ai tout gardé pour moi, pour me sentir connectée à elle, mais avec le temps, tout changeait. Les objets de sa mémoire devenaient non seulement siens, mais maintenant miens.

La dentelle est blanche et complexe, stratifiée et fluide.
Elle s'imbibe du sol, comme si elle prenait vie lorsque je
marche dans notre jardin.

J'aimerais tant que tu sois là pour moi.

Es-tu ici, avec moi?

Je vais bientôt me marier.

Il arrive que les préparatifs créent en moi une solitude insupportable. À travers ces moments, ton absence est criante.

Je me tiens dans cette prairie de fleurs qui me célèbrent, mais c'est toi que je cherche dans la masse.

Voici ta pétale. Voilà ton épine. Cette fleur semble légèrement plus ronde que les autres; elle me rappelle tes joues que je taquinai en les pinçant affectueusement. Les joues que j'ai serrées une dernière fois lorsque tu nous as quittés.

Celle-ci est aussi petite que tu l'es devenue.

Il fut un temps où être rappelée à toi était une douleur. Maintenant, c'est un petit réconfort.

Es-tu ici, avec moi?

Ma mère était mon fondement.

Elle m'a tiré d'un boisé glauque où j'avais pris racine et m'a bercée après m'avoir planté dans mon nouveau chez moi. Elle m'a nourrie et m'a regardé grandir, toujours présente et encourageante. Je n'aurais pas pu demander mieux.

Ma mère m'a donné ma première conscience de l'amour. Elle était cette chaleur qui m'enveloppait dans notre jardin.

Elle était ces racines qui soutenaient les dahlias, les tournesols, les légumes et les arbres.

Elle est maintenant ces brises légères murmurant des paroles réconfortantes au creux de mon oreille, de ma mémoire, alors que la brume se dissipe lentement sur les ruines de notre jardin.

Il change et moi aussi.

Je t'aime toujours.

Les tournesols fleurissent, ils se tournent vers moi pendant que je te cherche.

Tu étais le soleil de ce jardin que tu m'as laissé, maintenant je suis le sien. Je n'avais réalisé jusqu'à maintenant que c'était toi qui nous nourrissait, que tu vivais à travers ces plants que je vois germer.

Je les regarde à l'instant, et y vois leurs besoins. C'était d'abord pour toi que j'arrosais nos fleurs. Avec le temps, j'ai découvert mon propre désir de m'occuper d'elles, comme tu t'occupais de moi.

De leurs pétales s'écoulent les rayons du soleil, dans ce champ autrefois stérile. Elles gagnent en nombre et chaque année, je sens leur lueur m'habiter de plus belle.

La dentelle forme une toile de souvenirs.

Que je porte alors que j'avance vers celui que je marierai.

La dentelle se meut comme l'eau, elle nourrit le sol et les racines enchevêtrées qui s'y trouvent.

Elles me porteront comme tu l'as fait dans notre jardin grandissant, invitant de nouveaux liens à y grandir.

Ta trace dans notre jardin atteint un nouveau sommet
chaque printemps.

Te souviens-tu de ce petit semis de pin que tu m'avais
apporté?

Nos visiteurs sont venus l'habiller de fleurs. Dans cet
arbre de pin, je t'ai vue.

Il était orné de couronnes de fleurs, se tenant fier et sat-
isfait d'avoir atteint des hauteurs que je croyais impossi-
bles.

J'ai souri en pensant qu'un peu de toi vit maintenant à
travers lui.

Tu étais assise dans notre jardin, donnant la vie à ces papillons avec chaque coup de pinceau. Ils volaient dans notre jardin et maintenant tu voles avec eux.

Ils m'accompagnent à chaque fois que je quitte l'endroit où nous t'avons enterré.

Ils murmurent doucement leurs adieux,

pour mieux réapparaître,

pour

continuer à mener cette belle vie alors que je vole à tes côtés, toujours joyeuse lorsque j' imagine ton retour.

Des mots que je n'entendrai jamais, mais que je ressens à travers une présence silencieuse — sa présence,

*« Je parle dans chacun de tes gestes.
Je brille dans tes sourires.
Je vis à travers tes espoirs et tes rêves.
Je t'observe avec joie, alors que tu te maries, que tu t'occupes du jardin où j'ai fait mon nid.
J'attends avec plaisir ce qui grandit, ce qui viendra, ma manière de vivre avec toi cette vie que tu construis. »*

Les espoirs et rêves que nous avons portés ensemble me rappellent qu'en moi tu es vivante, encore et toujours, imperceptiblement, véritablement, perpétuellement, je me sens pourtant en train de changer.

Depuis que je suis devenue ta mère, je suis encore plus reconnaissante d'avoir été ta fille.

J'ai tressé un morceau de mes cheveux en retour, pour que tu puisses l'amener avec toi, j'ai lié les deux extrémités pour qu'elles se fondent dans les tiennes. Je l'ai caché parmi les plis de ton écharpe préférée pour que tu l'emportes avec toi.

Qu'y a-t-il dans cette tresse pour nous?

J'ai pensé à nos derniers moments ensemble en formant ma petite tresse. J'ai pensé à ton sourire timide quand tu m'as regardée en partant au travail ce jour-là. J'ai pensé à comment cela te réconfortait d'être propre et au chaud. Cette fois, j'ai doucement brossé tes cheveux, et je t'ai fait une coiffure tressée, liant les extrémités avec des pinces. Quand tu es décédée, ces tresses avaient disparu. J'ai tressé une fois de plus, près de ton oreille, et j'ai lié les deux extrémités avec ces mêmes pinces, pour les emporter avec moi. C'est la seule partie de toi qu'il me reste. Je t'ai rendu une tresse de mes propres cheveux, parce qu'en toi, tu portes déjà une partie de moi. Je voulais ressentir que cette part perdue était donnée volontairement, plutôt qu'enlevée. Symboliquement, dans cette tresse, une partie de moi repose avec toi — pour te tenir compagnie, jusqu'à ce que je puisse te rejoindre un jour.

Je me suis réveillée à tes côtés, le baldaquin au-dessus de nous oscillait, nous enveloppant dans l'obscurité, puis nous exposant à la lumière de nouveau. Ta présence était si éphémère.

Nous allons bientôt te rendre ton repos, je te le promets.

Je te cherche dans notre jardin.

Une chaise t'est réservée.

J'ai posé un oreiller enveloppé de rouge.

Les hibiscus sont disposés pour toi.

Tes papillons se posent sur les pétales et sur moi.

J'ai préparé une toile pour toi.

Créons ensemble pour que je puisse t'avoir avec moi,
pour que nous puissions insuffler davantage de vie en ce
lieu.

Aujourd'hui, nous t'avons enterrée, un autre pas franchi dans un long voyage jusqu'à ce que tu sois bel et bien au repos. Ton poids était comme un rocher dans mes bras. Tu portais en toi une lumière, mais plus je te tenais longtemps, plus tu devenais lourde. Tellement lourde que mes bras ont commencé à trembler. Je t'ai bercée et j'ai marché pour me distraire de la douleur. Comme toujours, je ne voulais pas te laisser partir avant que le moment ne vienne, et je suis restée stable comme tu avais besoin que je le sois. Il fait froid dans le jardin aujourd'hui. Notre nouveau puits a été rempli. Je t'y plante alors que ta sœur pleure à côté de moi. Elle est venue visiter notre jardin. Des grains de sable glissent entre mes doigts. Cette finalité me procurera-t-elle du réconfort? Les bananiers veillent sur ton lieu de repos, et moi avec eux, notre famille avec nous. J'espère qu'un jour tu reviendras à la vie et je te promets, je serai là pour le voir.

Traduction par: Alegria Gobeil

Un merci spécial à La Fondation soutien aux arts de Laval et à la Fondation Elizabeth Greenshields pour leur soutien à ce projet.



